

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS.	2 ^f »
SIX MOIS.	4 »
UN AN.	8 »

Sommaire

Causerie, LUCIEN. — Propos humoristiques : Saint Médard, Pierre BATAILLE — Variations sur un vieux proverbe, Tony BOURDIN. — Rectification. — Le Passé, Jean APPLETON. — Chronique d'art antique : le peintre Zeuxis et le portrait d'Hélène, Gabriel MONAVON. — Histoire de la semaine, TANT-MIEUX. — Chronique intime : Mère et fils, père et fille, Gustave DROZ. — Concerts-Bellecour, J. C. — Chronique artistique, Jean PAROLI. — J'aime à rêver, blquette, Jeanne FRANCE. — Revue financière.

CAUSERIE

N, i, ni! Voilà la clôture!
Juin, venant, a tout arrêté;
La cigale — ô mère nature! —
Ne chante plus, les soirs d'été!

Le théâtre, ses portes closes,
Prend un air de temple désert;
Le portier, dans ces jours moroses,
Fume sa pipe à ciel ouvert.

Avides de liesses franches,
Les rats et leurs sœurs les souris
Galopent en paix sur les planches
Et dévorent les manuscrits.

Dans le magasin d'accessoires,
Piteux, pendent les oripeaux;
Et les couronnes illusoire,
Et tout le bric-à-brac du faux.

Ainsi s'exprime — en d'aimables vers — mon compère Paul Ferrier du *Gaulois* qui, plus qu'un autre, doit regretter cependant la fermeture des théâtres, car, écrivain dramatique applaudi, il voit s'arrêter cette fontaine d'où coulent les droits d'auteur, toujours agréables à toucher.

N'est-ce pas le cas de rééditer le vieux cri de nos pères : « Le roi est mort, vive le roi! »? Les théâtres sont fermés, mais il en est un les remplaçant tous avantageusement, c'est celui que nous donne la nature et qui a pour impresario Dieu lui-même.

Quelle merveilleuse pièce que celle qui porte le simple titre « le Printemps » et qui se joue chaque année. Pour ma part, je n'en connais pas qui la vaille.

Cette année, la première représentation en a été retardée pour cause de mauvais temps; mais le régisseur a frappé les trois coups, et la toile s'est enfin levée devant le public impatient.

Regardez et voyez, si cependant vous savez voir, et si surtout vous n'êtes pas de l'école de cet Anglais à qui un peintre montrait, dans un paysage, l'effet pittoresque d'un troupeau de moutons, et qui répondit par cette réflexion d'homme pratique : « Yes, ce sont d'excellentes côtelettes qui marchent. »

Quels splendides décors! Des fleurs partout, sur vos têtes, sous vos pieds, avec toutes les nuances de l'arc-en-ciel; exhalant un parfum qui vous enivre.

Le plafond de ce décor n'est pas peint par Domet, c'est le ciel lui-même, un ciel bleu et transparent auquel est accroché ce lustre d'or des représentations de la nature qu'on appelle le soleil, dont la clarté fait pâlir les étoiles et auprès duquel la lumière de l'électricité semble celle d'un lumignon fumeux.

Pour assister à ce spectacle — qui se donne partout — pas n'est besoin de passer au contrôle, d'y retenir et d'y payer très cher un fauteuil. La représentation est gratuite, toutes les places sont excellentes.

Et quels artistes, quels chanteurs que ceux qui sont chargés du programme! Ils n'ont pas passé par le Conservatoire, et cependant c'est avec une virtuosité impeccable qu'ils exécutent les vocalises et les trilles les plus difficiles, sans lassitude, sans fatigue, sans jamais réclamer l'indulgence du public. Les chanteurs ailés — car vous avez deviné que c'est des oiseaux que je parle — n'ont pas, depuis que le monde existe, tenté, comme on le fait au théâtre, de modifier la musique qu'ils chantent. Ils ignorent celle de l'avenir et en sont toujours à la musique classique que la nature leur a enseignée. Notez que ces chanteurs emplumés ne réclament aucun cachet et chantent toujours juste, ce que ne faisait pas parfois M^{lle} Wullaume, à laquelle on donnait cinq cents francs par représentation. Enfin, et c'est le comble, ces chanteurs joignant la modestie au talent, se dissimulent dans les plus épais ombrages. Gardez-vous de les applaudir, ils s'envoleraient à tire d'aile, car ils ont horreur des bravos et de la claque. Vous voyez que ces artistes ressemblent peu à ceux du théâtre.

Ah! comme je comprends que les directeurs de théâtres ne cherchent pas à lutter contre un pareil spectacle, auquel on assiste gratuitement, et dont la mise en scène est non une féerie, en carton ou en papier doré, mais une féerie réelle.

On prétend que les proverbes et les dictons sont la sagesse des nations; il en est un contre lequel il faut protester, c'est celui-ci :

En juin, juillet, août,
Ni huitres, ni femmes, ni choux.

En ce qui concerne les huitres et les choux, je n'ai rien à dire, mais en ce qui concerne la femme, le dicton est faux.

« La lune est dangereuse en diable, » a dit lord Byron; on peut appliquer plus justement encore cette réflexion au printemps.

Ne se dégage-t-il pas de la nature comme des effluves qui vous enveloppent et mettent — quand on a vingt ans — la flamme au cœur et le feu au cerveau ?

Au dicton que j'ai cité je puis opposer celui-ci :

Quand on va au bois,
On y va deux,
On en revient trois.

Le printemps est dangereux en diable.

La jeune fille dans un bal, si tendrement que la serre son danseur aux accords d'une valse de Strauss, est moins exposée à la tentation que dans une simple promenade faite au printemps au bras d'un jeune homme : celui-ci n'a rien à lui dire, la nature parle pour lui, par ses parfums, par ses fleurs, car tout entière elle chante un hymne à l'amour, et dit à tous : aimez!

On m'a raconté une assez plaisante aventure, qui est — et c'est là son principal mérite — de la plus rigoureuse exactitude.

On enterrait, il y a quelques semaines, un jeune homme qui avait été fort mêlé au monde du *big-lif* lyonnais.

Quelques-uns de ses anciens amis se firent un devoir d'aller assister à ses funérailles.

Comme elles avaient lieu dans une campagne située aux environs de Lyon, sa famille avait fait préparer un déjeuner pour les invités.

Les jeunes gens, dont je parle, ne se souciaient pas d'assister à un repas où il fallait apporter, par simple convenance, un visage attristé, se rendirent, la cérémonie terminée, dans le restaurant du village et se firent servir à déjeuner.

Ce déjeuner commença avec beaucoup de calme, mais la jeunesse reprenant ses droits, les convives oubliant le défunt, s'enivrèrent peu à peu, burent du vin de champagne et taillèrent en terminant un petit bac.

Le lendemain, l'un des convives recevait par

la poste la lettre suivante, signée du nom du défunt :

« Mon cher ami,

« Du haut du ciel, ma demeure dernière, « d'où l'on voit tout ce qui se passe sur la « terre, j'ai vu de quelle aimable façon tu m'as « enterré, en versant, non des pleurs, mais du « vin de champagne sur ma tombe. Je te re- « mercie de cette marque touchante d'affection, « aussi serai-je heureux de te revoir *prochai-* « *nement*, et de fêter, ton arrivée dans le « royaume des ombres.

« A bientôt et tout à toi. « X. »

Le jeune homme qui a reçu cette lettre a trouvé la plaisanterie de mauvais goût, et, quoique peu superstitieux, il est inquiet du prochain rendez-vous que lui donne son ami décédé, et auquel — on le comprend — il n'a envie de se rendre que le plus tard possible.

LUCIEN.

PROPOS HUMORISTIQUES

SAINT MÉDARD

Saint Médard peut en faire son deuil : il a définitivement perdu la confiance des marchands de parapluies.

Ces honnêtes industriels — qui augmentent le prix de leur marchandise, à mesure qu'ils remplacent les baleines par des jones, et les jones par de simples fils de fer — ne veulent plus entendre parler de leur saint patron.

Ils ne croient plus à ses œuvres : encore moins à ses *pompes* !

Vous connaissez — sans doute — la légende aquatique de saint Médard.

Evêque de Soissons, il s'était mis en tête d'évangéliser les Barbares qui assiégeaient Vermand.

Au moment où il croyait en être arrivé à ses fins, et les avoir convertis au christianisme, ceux-ci refusèrent — tout à coup — de laisser couler sur leurs fronts, l'eau du baptême.

Pris d'une sainte colère, Médard demanda au Père éternel, une pluie de quarante jours, qui força les Barbares à déguerpir, abondamment sans regret une ville où — par suite d'un siège prolongé — il n'y avait probablement plus que de l'eau à boire.

De ce miracle, à supposer que saint Médard pouvait — à volonté — faire la pluie et le beau temps, il ne s'en fallait que de la longueur d'une légende.

Cette légende, les marchands de parapluies — en gens avisés — en firent leur profit :

S'il pleut le jour de saint Médard,
Il pleuvra quarante jours plus tard !

Comme ils la guettaient, cette pluie bienfaisante du 8 juin, véritable manne qui devait remplir leur escarcelle.

Dès le matin, ils interrogeaient avec anxiété les quatre coins de l'horizon, le moindre nuage les mettait en belle humeur, leur joie ne connaissait plus de bornes, si ce nuage — précurseur d'un été pluvieux — s'avisait de crever dans la journée.

Ils pouvaient désormais se mettre à l'ouvrage, et manufacturer des quantités prodigieuses de parapluies, avec l'agréable certitude de les écouler dans un avenir très prochain.

La promesse du Grand Eclusier était tenue pour parole d'évangile et ne s'en allait jamais en eau... de boudin.

Depuis un certain nombre d'années — pourtant — l'ancien évêque de Soissons, manque à ses engagements, avec une navrante désinvolture.

De la part du premier député venu, cela ne

tirerait pas à conséquence : de la part d'un saint, c'est une autre affaire.

Il pleut bien encore — nous en savons quelque chose cette année — mais saint Médard n'y est plus pour rien : il suffit, au contraire, qu'il annonce la pluie, pour qu'elle ne vienne pas.

Il résulte — en effet — d'un relevé d'observations hygrométriques que — dans les cinquante dernières années — le proverbe de saint Médard ne s'est pas réalisé *une seule fois* !

Oh ! je sais bien que cela n'empêchera pas le proverbe en question, de continuer sa marche à travers les âges.

Rien de plus difficile à extirper qu'un dicton : nous sommes tellement habitués à nous servir de définitions toutes faites, que lorsque nous ne les trouvons pas sous notre main, il nous manque quelque chose.

Toute notre malice consiste — dans les cas extrêmes — à opposer un proverbe à un autre proverbe, et à neutraliser celui-ci par celui-là.

Ainsi, quand la sagesse des nations nous dit qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, une voix venue d'en haut — ou d'en bas — nous crie qu'il est bon d'avoir deux cordes à son arc.

Inutile, n'est-ce pas ? de s'appesantir sur des contradictions aussi flagrantes, la sagesse des nations est un peu comme le sabre légendaire de M. Prudhomme : ce fameux sabre qui servait à défendre nos institutions et au besoin... à les combattre.

Pour combattre l'influence de saint Médard, nos pères lui avaient suscité un ennemi, dans la personne de saint Barnabé.

Le moins qu'on puisse supposer, c'est que ce dernier passe son temps à lui jouer de méchants tours.

Quand saint Médard — à l'époque de sa fête — se dit, par exemple :

— Allons, voici le moment de faire quelque chose pour mes protégés, je vais ouvrir toutes grandes les écluses célestes et leur servir un petit déluge de cinq à six semaines, ça fera marcher leurs affaires...

Barnabé vient sournoisement, trois jours après — le 11 juin — fermer les dites écluses à la grande satisfaction de tous ceux que la pluie horripile.

On a beau nous rebattre les oreilles du refrain connu :

C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin !

Personne ne veut plus s'y laisser prendre ; à l'époque où il était encore possible de trouver du vin naturel, ce refrain pouvait avoir quelque valeur, il n'a plus rien à voir. — Hélas ! — dans les étranges mixtures dont on nous abreuve aujourd'hui.

Vive donc saint Barnabé, qui nous permet de fermer notre *riflard*, quand nous avons l'heureuse chance d'en posséder un.

Oui, « l'heureuse chance », car il y a une curieuse remarque à faire au sujet de ce meuble, aussi indispensable que facile à égarer : c'est qu'on entend constamment des gens se plaindre d'avoir perdu leur parapluie et qu'on ne rencontre jamais personne qui se vante d'en avoir trouvé.

Cette singulière anomalie a même donné naissance à un moyen bien simple de se procurer — sans bourse délier — un *Robinson*, au moment précis où l'on en a besoin.

Je vous donne — bien entendu — ce procédé pour ce qu'il vaut, et n'entend pas me porter garant de sa parfaite correction.

Pendant une averse, vous vous mettez sous une porte d'allée et vous attendez tranquillement l'approche de la première personne qui se présente, ornée d'un parapluie.

Vous l'abordez poliment et lui dites :

— Pardon, monsieur, vous avez mon parapluie.

Neuf fois sur dix, la personne — ainsi interpellée — se hâtera de vous tendre le parapluie,

car elle ne saura pas au juste si c'est à vous qu'elle l'a pris.

La science — qui ne se fait pas avec des légendes — a recherché ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans celle de saint Médard.

Elle l'a vengé — en même temps — de la suspicion dont il était l'objet : il était difficile d'admettre qu'un saint manquât à sa réputation sans y être formellement contraint.

Dans l'ancien calendrier, la fête de saint Médard tombait le 21 juin : le jour du solstice d'été, est celui où la prédominance des vents s'établit pour une durée d'environ quarante jours.

Si ces vents sont ceux qui amènent la pluie, il est facile de prévoir que l'été sera humide et copieusement arrosé.

Les réformateurs du calendrier, au lieu de laisser saint Médard à la place qu'il occupait avec tant d'éclat, commirent l'insigne maladresse d'avancer sa fête de treize jours et de la porter au 8 juin.

Imprudemment arraché à ses pluvieuses attributions, saint Médard est resté — pour tout le monde — le Grand Eclusier, mais il n'est plus — en somme — qu'un éclusier honoraire.

Rendez-lui son écluse S. V. P.

Pierre BATAILLE.

VARIATIONS SUR UN VIEUX PROVERBE

On dit qu'un bienfait n'est jamais perdu, et je crois que l'on a raison. Pour ne parler que de ce qui me concerne, j'ai constaté que, chaque fois que je donnais quelques sous à des pauvres, que je rendais service à mon prochain — dans la mesure de mes faibles moyens — ou que je pratiquais l'oubli des injures reçues ou des méchants procédés subis, il m'arrivait, peu après, une aventure fâcheuse. Comme je me pique d'observation, et que j'ai fait celle-ci maintes fois, j'en dois conclure qu'il y a quelque connexion cachée entre les actes que je relate et les désagréables conjonctures qui les ont suivis, et qu'un génie malfaisant s'applique à me rendre, suivant la façon qui lui est habituelle, la monnaie de ma pièce.

Ces jours derniers la corrélation entre ces deux ordres de faits m'est apparue, à propos de chiens, en son évidence la plus lumineuse. Dans la maison que j'habite, il y a un griffon âgé, sale, asthmatique, sourd, et à demi-impotent. Ce débris de l'espèce canine est vénérable, par sa vieillesse et par ses infirmités, et je le respecte. Je ne crois pas avoir beaucoup de mérite à cela, et pourtant quelques vauriens en ont eu moins, car ils se sont *amusés* à crever un œil à ce pauvre animal, absolument incapable de se défendre, de sorte qu'il ne lui manque plus rien à présent pour que son bonheur ici-bas soit complet. En vérité, je vous le dis, la jeunesse actuelle a des distractions éminemment ingénieuses. Il serait superflu de s'en indigner, et je n'y songe point, ne tenant nullement à me créer une réputation d'imbécillité qui m'empêcherait de réussir dans la lutte pour la vie.

Cependant ledit griffon possédait une maîtresse — ou plutôt c'est la dame qui le possédait, si vous préférez — laquelle lui donnait le gîte et la pâture. Cette personne ayant quitté la maison sans emmener cette partie de son bien, pour des raisons que vous n'avez nul besoin de connaître, le vieux toutou y resta seul, avec le déshonneur de son œil crevé.

Les bêtes, comme les gens, sont soumises à des nécessités fâcheuses, mais qui n'en existent pas moins : il faut qu'elles se repaissent. Si délabré et si près de son trépas qu'il fût, le lamentable chien sentait la faim lui *battre les flancs*, suivant l'énergique expression d'un écrivain réaliste, et il éprouvait de folles, mais naturelles envies, de prendre encore quelque soin de sa guenille. Vous m'objecterez que les boîtes à ordures — décorées aujourd'hui de noms

pompeux — recèlent dans leurs obscures et mystérieuses profondeurs, parmi les vieilles savates, les épluchures de pommes de terre, les cendres, les écorces d'oranges, les coquilles de noix, les croûtes de pain moisi et autres détritiques réunis dans cette fosse commune par les hasards du balayage, quelques os imparfaitement dépouillés de leur vêtement charnu et susceptibles de présenter encore une agréable perspective aux yeux d'un griffon dont le ventre n'a pas d'oreilles. Heu ! heu ! maigre chère, madame, maigre chère ! Puis, je dois vous avouer que le quartier que j'habite est si bien entretenu que les boîtes en question ne s'y rencontrent qu'à l'état d'exception, et que mes voisins sont si économes qu'ils ne se décident à se défaire des reliefs de leur table qu'après les avoir dépouillés jusqu'au tuf.

Au demeurant, il n'est pas interdit aux bêtes d'avoir de la dignité et de conserver jusqu'à leur dernier jour le respect d'elles-mêmes, et je vous demande si la prise de possession d'un seau à immondices, sous la forme que vous connaissez bien, est compatible chez le chien avec le souci de cette dignité et de ce respect de soi-même ? Pour moi, la vue d'un de ces amis de l'homme, debout sur ses pattes de derrière, s'appuyant de celles de devant sur le rebord d'une poubelle, fouillant de son museau barbouillé l'amoncellement des ordures et remuant frénétiquement l'appendice caudal, comme pour témoigner de la malsaine satisfaction des appétits les plus bas, m'a toujours profondément dégoûté et sincèrement affligé. Aussi je ne puis que féliciter mon vieux griffon d'avoir préféré à cette répugnante provende le confortable menu qu'il m'était possible de lui offrir, en attendant je ne sais quelle aubaine que, d'ailleurs, je n'osais guère espérer pour lui.

Voilà bien des digressions sur le compte d'un chien, et je crains fort que vous n'ayez depuis un moment abandonné la lecture de mes élucubrations. Si ce n'est pas le cas, vous m'allez demander, je m'y attends, l'explication de mon début relatif aux bienfaits qui se retrouvent toujours, et surtout la raison de mon opinion sur la vilaine forme qu'ils revêtent pour nous revenir. Je vais vous les fournir en quelques lignes, pour ne pas abuser de l'attention que vous prêtez aux divagations de mon esprit, accoutumé aux errements parmi les buissons.

Il y avait à peine huit jours que je donnais à l'animal en question une *fraction* d'hospitalité, attendu que je le mettais soigneusement à la porte de mon logis après l'avoir hébergé, lorsque je reçus de l'administration des contributions directes un avertissement pour l'acquit de la taxe sur les chiens.

Le coût de cette taxe est de deux francs, car on n'a pas osé immatriculer la pauvre bête sous la rubrique : *chiens de luxe*, antiphrase qui eût été trop cruellement ironique, et on l'a simplement versé dans les *chiens de berger*, qualification qui ne lui convient d'ailleurs pas mieux.

Assurément, quarante sous, ce n'est pas la ruine d'un homme ; mais il est vexant tout de même, vous l'avouerez, de déboursier une somme si faible soit-elle, qu'on ne doit point, à moins qu'on ne veuille faire une aumône ou un cadeau à quelqu'un.

Malheureusement, ce n'est pas ainsi que mon versement sera interprété par l'administration, laquelle j'en ai peur, ne me remerciera même pas quand je lui porterai mes deux francs, si je ne réussis point à lui démontrer que je ne suis possesseur d'aucun autre animal que moi-même. En tout cas, si j'y parviens, ce ne sera pas, je le prévois, sans de nombreuses démarches.

Je vous le disais bien tout à l'heure : « Un bienfait n'est jamais perdu ! »

Tony BOURDIN.

RECTIFICATION

Un typographe barbare, auquel les compositions de notre collaborateur parisien Jules Baudot, n'ont pourtant rien fait, a cruellement amputé d'un vers entier la première strophe de la poésie *Monsieur l'Oiseau*, publiée dans notre numéro du dimanche 25 mai, ce qui a pu paraître au moins bizarre aux fins Lyonnais dont l'oreille délicate est habituée au bercement de la rime.

Nous nous empressons de rétablir cette strophe ainsi qu'elle a été conçue :

Monsieur l'Oiseau vêtu de son habit,
Vient de sortir, et de son départ subit
A fait couler les pleurs de sa campagne.
Il est saisi d'un désir de campagne,
Monsieur l'Oiseau.

Ajoutons que c'est aujourd'hui que paraît à Paris, chez l'éditeur Henri Ber, 21, rue de Châteaudun, la partition humoristique écrite par M. Emile Baudot sur cette poésie, — partition que décore un superbe dessin inédit de Paul Mahler, l'animalier bien connu, remis ces jours-ci en vedette par sa série de tableaux et de dessins de l'Exposition canine des Tuileries et par l'article enthousiaste d'Adrien Marx du *Figaro*.

LE PASSÉ

A Gabriel Monavon.

Si, las d'errer au gré des vents, comme une épave,
Dans notre siècle où l'or est roi, le rêve esclave,
Où l'homme fait la guerre aux espoirs surhumains,
Où, pour des maux plus lourds, les âmes sont moins fortes,
Où nos illusions, comme des feuilles mortes,
Jonchent lugubrement les bois et les chemins ;

Si, battus par la vague et perdus dans la houle,
Au son du luth sacré nous évoquons en foule
Les anciens souvenirs des temps qui ne sont plus,
Pour chercher, dans l'azur des légendes tointaines,
Des fronts ensoleillés et des âmes sereines,
Nos appels seront vains et nos vœux superflus.

Depuis que l'homme, ouvrant les yeux à la lumière,
Elève ses regards, sa voix et sa prière
Au-dessus de la fange où la brute s'endort,
Le regret du passé l'alanguit et l'opresse ;
Depuis qu'elle connaît sa gloire et sa détresse,
La triste humanité pleure son âge d'or.

Depuis que nos regards songent à percer l'ombre
Où veillent les destins ; depuis que l'effroi sombre
D'être petit devant l'immensité des cieux,
Comme un oiseau funèbre en nos âmes palpite ;
Depuis l'Écclésiaste et depuis Héraclite,
Les penseurs ont compris que le monde était vieux.

Regardons nos aïeux sans haine et sans envie :
Avant nous, comme nous, ils ont souffert ; la vie
Leur mit du fiel au cœur et des pleurs dans les yeux ;
Et leur seule douceur parmi tant d'amertumes,
Fut, à travers le voile opaque de nos brumes,
De chercher l'Espérance éparse dans les cieux.

JEAN APPLETON.

CHRONIQUE D'ART ANTIQUE

Le peintre Zeuxis et le portrait d'Hélène.

Parmi les tableaux demeurés célèbres dans l'antiquité et qui ont toujours été réputés comme les chefs-d'œuvre de la peinture grecque, on en cite deux qui ont surtout conquis l'admiration des hommes et qui, malheureusement détruits par le temps, n'en ont pas moins laissé un éclatant souvenir.

Nous voulons parler d'abord de cette merveilleuse *Vénus Anadyomène*, que le magique pinceau d'Apelle fit surgir du sein de l'onde, dans la splendeur radieuse de sa beauté, en idéalisant avec un art prodigieux, les traits

séduisants et les formes enchanteresses de la courtisane Campaspe.

La seconde de ces peintures est le portrait (également idéal) d'*Hélène*, la belle Tyndaride, la fleur de grâce et de beauté du monde homérique, tableau qui fut l'œuvre la plus admirable du fameux peintre Zeuxis.

C'est pour la ville de Crotona, dans la Grande-Grèce, que fut exécuté cette figure ravissante. Un habile écrivain de l'ancienne Rome, qui était en même temps un homme de goût, un poète et un artiste, a relaté les circonstances dans lesquelles Zeuxis accomplit cette incomparable création. Les détails de cette histoire sont à la fois piquants et instructifs, et l'on en peut déduire la théorie de l'idéal et du beau, telle que l'entendaient les anciens et telle qu'elle a été exposée, notamment par Platon, dans le *Banquet*.

Voici le récit en question, plein d'intérêt au point de vue de l'art antique :

« Crotona était la cité la plus opulente de l'Italie méridionale. La renommée de son luxe et de sa richesse s'étendait au loin. Les Crotoniates avaient élevé un temple à Junon, divinité qu'ils honoraient d'un culte spécial. Voulant le décorer de peintures, ils s'adressèrent à Zeuxis d'Héraclée, le maître le plus célèbre de l'époque, et le firent venir en le décidant par des offres magnifiques. L'artiste peignit un grand nombre de tableaux dont une partie se voyait encore plusieurs siècles après, protégés qu'ils étaient par la sainteté du lieu. Puis désireux de retracer le type le plus accompli de la beauté féminine, il proposa aux Crotoniates de leur peindre une *Hélène*. Ceux-ci, sachant que, de tous les artistes du temps, Zeuxis était le peintre le plus gracieux et le plus séduisant de la femme, accueillirent cette idée avec empressement. Ils comprirent que si, dans un genre où ce peintre était maître, il déployait toutes les ressources de son talent, il laisserait à leur temple un chef-d'œuvre.

« Ils ne se trompaient pas. Sur le champ l'artiste leur demanda s'ils avaient de belles vierges. Sans répondre de suite, ceux-ci le conduisirent à la Palestre où s'exerçaient des adolescents d'une remarquable beauté. En effet, à cette époque, les Crotoniates l'emportaient sur tous les autres peuples pour cette qualité, et vainqueurs dans les luttes gymniques, ils rapportaient chez eux la gloire la plus enviée. On montre ces jeunes hommes à l'artiste qui reste émerveillé devant la perfection de ces beaux corps. Ces jeunes gens, lui dit-on, ont des sœurs, et, d'après eux, vous pouvez aisément juger de la beauté de ces dernières.

« — Eh ! bien, répliqua le peintre enthousiasmé du type idéal qu'il rêvait, donnez-moi les plus belles de ces jeunes filles, pendant que je vais travailler à ce que je vous ai promis. Je veux, du modèle vivant, transporter la vérité dans une muette image. »

« Aussitôt les Crotoniates délibèrent sur cette demande et rendent un décret public qui permet aux vierges de paraître devant le peintre ; on laisse celui-ci choisir celle qu'il voudrait. Il en désigna cinq dont les noms applaudis ont été chantés par des poètes, parce que leur beauté avait eu pour consécration le suffrage d'un grand artiste, le juge le plus compétent en cette matière. »

« Ainsi Zeuxis, jaloux de réaliser autant que possible le type incomparable qu'il avait conçu, ne crut pas pouvoir trouver dans un seul corps tous les attraits de beauté qu'il désirait, la nature n'offrant la perfection absolue dans aucun de ses ouvrages. Il semble que sa libéralité dût être épuisée pour les autres, si elle accordait tout à un seul ; elle répartit ses dons entre tous, en compensant les avantages par quelque imperfection. »

Ce récit d'un écrivain ayant le sentiment juste de l'art et de la proportion de réel et d'idéal qui doit entrer dans ses productions, nous introduit d'une façon intéressante dans la vie antique. Nous y voyons de quelle considération un peuple tout entier entoure un grand

PETIT BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

De DENTU

LA VIERGE DE LA MADELEINE, de Charles MÉRIOUVEL, récit extrêmement dramatique et émouvant d'une histoire mondaine des plus authentiques qui obtient un très grand succès.

LA FEMME D'AFFAIRES, de DUBUT DE LAFOREST, est l'une des plus curieuses et fortes études parisiennes qui soient sorties de la plume de jeune et brillant écrivain.

CHAOS, par Alexandre HEPP, obtient le même succès que l'*Épuisé*! C'est un livre d'une rare puissance, audacieuse par tout ce qu'il dépeint, passionnant et suggestif.

GRATIS

Si vous souffrez de quelque mal ou maladie je vous enverrai gratuitement une prescription pour vous guérir. — DR. MOUNTAIN, Ltd. Imperial Mansions, Oxford Street, Londres, W.

BOIS DE L'ÉTOILE

CHARBONNIÈRES — J. CORNILLON

Diners d'inventaire. — Repas de Corps.

Demandez

LA LYONNAISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

6 Médailles d'Or et Vermeil

P. FELIX

Rue Eclaircie, 7, LYON

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAPISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^o rue Louis-le-Grand

LYON

Le *Journal du Dimanche*, le beau recueil de romans illustrés dont nous avons souvent fait l'éloge à nos lecteurs, publie en ce moment :

UN COUP DE REVOLVER

un des meilleurs romans de Jules Mary.

Le grand succès qui a accueilli ce roman a donné l'idée à l'administration du *Journal du Dimanche* d'accorder, à titre d'essai, des abonnements payables d'avance pour toute la durée du roman *Un coup de revolver*, qui paraîtra dans 13 numéros consécutifs, du 11 mai au 3 août.

Le prix de ces abonnements exceptionnels est de 1 fr. 30, port compris, en France pour recevoir chaque samedi le roman de Jules Mary, avec de magnifiques illustrations, sans compter les autres romans publiés simultanément dans le *Journal du Dimanche*.

Pour l'étranger et l'union postale il y a lieu d'ajouter une partie du prix du port fixée à 0,30 soit 1 fr. 60.

Adresser les lettres de demandes avec mandats ou timbres à l'administration du *Journal du Dimanche*, 40, rue Laffitte, Paris.

Envoi gratuit du premier numéro du roman *Un coup de revolver* sur demandé affranchie.

artiste, et comment devant lui, devant l'autorité qu'il exerce au nom de l'art, s'abaissent toutes les barrières, même les plus sacrées, celles du gynécée. Par suite, nous y voyons encore quel hommage est rendu à la beauté du corps de l'homme par cette race artiste. Mais nous y apprenons aussi, et c'est là un point d'un intérêt très particulier, comment en cette circonstance procéda le talent du peintre.

Il choisit, il est vrai, plusieurs modèles pour les consulter; mais, on n'en saurait douter, conformément à la théorie platonicienne du beau idéal, son imagination avait tout d'abord conçu une première idée, et c'est d'après cette idée que s'ordonnaient, dans l'image tracée par son pinceau, tous les traits empruntés à différents originaux. Il ne saurait donc être ici question d'une sorte de type abstrait obtenu par une combinaison toute artificielle d'éléments disparates. L'artiste crée, en même temps qu'il reproduit. Il révèle d'ailleurs lui-même son dessin, car il veut, dit-il, « que du modèle vivant, la vérité soit transportée dans une muette image! »

« Le modèle vivant », voilà en effet ce qui occupa la première place dans les études et les travaux des peintres de l'antiquité. Leur principal souci, on ne saurait trop le redire, était d'imiter avec vérité, c'est-à-dire, en faisant de cette imitation une création véritable. « Le premier maître c'est la nature », disait l'un d'eux au sculpteur Lysippe. En parlant ainsi, il n'exprimait pas une théorie particulière, mais la doctrine de tous les artistes.

Gabriel MONAVON.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

Le baromètre de la semaine marque calme plat et la température n'a que peu varié. Les incidents sont rares; d'ailleurs voilà les beaux jours et le Tout-Lyon va quitter la ville pour se retremper dans des bains d'air pur ou d'eau vivifiante.

Déjà, les bourgeois se sont envolés vers leurs campagnes. Les environs de Lyon prennent vie et les frais ombrages de la vallée de l'Isèron, d'Ecully ou de Charbonnières commencent à couvrir les ébats joyeux des jeunes fuyards de la grande ville.

Les Parisiens attendent le grand prix pour quitter l'asphalte de la capitale; les Lyonnais qui sont plus pratiques et que le plaisir de voir courir les chevaux ne possède pas suffisamment préfèrent abandonner la ville dès que la première chaleur se fait sentir et les malheureux, que leurs occupations forcent à respirer l'air quelque peu vicié de la rue de la République, ont pour consolation et pour remède d'aller le soir sous les marronniers de Bellecour, ouïr la belle musique que leur joue Luigiin.

Dans quelques jours, ils auront un autre plaisir: ils pourront se transporter place des Célestins où le concert des Ambassadeurs leur offrira des distractions moins musicales sans doute, mais plus variées.

Je m'étonne que depuis si longtemps que les casinos en plein air ont fait leur apparition, Lyon n'ait pas encore le sien. Devrais-je après tout en être surpris? N'avons-nous pas dans notre bonne ville tout après les autres.

Le principe qui guide nos édiles est peut-être sage: Laissons faire les essais aux voisins et s'ils réussissent nous aurons toujours le temps d'employer les nouveautés. C'est ainsi que nous avons eu les tramways, l'électricité,

les Ambassadeurs longtemps après d'autres villes d'ordre même inférieur.

Le concert de la place des Célestins qui doit s'ouvrir mardi prochain apportera aux Lyonnais et aux étrangers de passage une distraction de plus, et Dieu sait si elles sont rares pendant la canicule, les distractions lyonnaises. Les théâtres sont fermés, le cirque Rancy est allé sous un ciel plus élément, et les musées de cire de Perrache commençant à fondre vont se transporter en Norwège.

Seuls Bellecour et les Célestins vont rivaliser pour attirer la foule, qui ne demande pas mieux d'ailleurs que de se laisser attirer et de flâner pendant les heures douces du soir.

TANT-MIEUX.

Comme complément de l'article que nous avons publié dans notre numéro du 25 mai, au sujet de la célébration, à Florence, du sixième anniversaire séculaire de Béatrice, nous reproduisons ci-dessous un beau sonnet qui a figuré en tête d'un recueil formant un album très artistique envoyé par un groupe de lettrés Parisiens au comité d'organisation des Fêtes en l'honneur de celle qui fut l'inspiratrice de Dante et la Dame de ses pensées.

A BÉATRIX

Par un beau jour de fête, au matin de la vie,
L'amour, comme une fleur, te met sur son chemin;
Tu passes, et soudain sa jeune âme est ravie...
Dante a cru voir le Ciel dans un regard humain.

Joie, hélas! d'un instant, qu'un long deuil a suivie:
La mort fait un linceul de ton voile d'hymen!
Qu'importe si la gloire aux sommets le convie?
Dante a connu l'Enfer des jours sans lendemain.

Alors, en souriant, tu lui tends une lyre,
Ta main ouvre les cieus et lui permet d'y lire...
Mais de tant d'astres d'or un seul garde sa foi,

Et forgeant un burin du fer de son épée,
Il grave, à ta lueur, la divine épopée:
Car son unique étoile, ô Béatrix... c'est toi!

Stéphen LIÉGEARD.

L'ex-empereur du Brésil, dom Pédro d'Alcantara, ayant lu ces vers, en a fait, en vers portugais, une traduction aussi élégante que fidèle.

Et ainsi la beauté ravissante et la gloire immortelle de Béatrice ont été célébrées sous toutes les formes et en plusieurs langues.

G. M.

CHRONIQUE INTIME

Mère et Fils. — Père et Fille

La mère se sent fière, rajeunie, au bras de ce beau garçon. Pour jouir de sa compagnie, elle redeviendra coquette et se fera belle, ne voulant pas déparer son cavalier. La fille, au contraire, vieillit sa mère. En voyant entrer dans un salon deux femmes, l'une jeune, l'autre plus âgée du double, on fait involontairement une comparaison à laquelle il est impossible qu'une femme de trente-cinq ou quarante ans reste indifférente. Pour toutes ces raisons, et bien d'autres encore, une mère, vis-à-vis de sa fille, n'oublie jamais son autorité. Elle est plutôt juste qu'indulgente. Mais que son fils vienne poser sa tête sur son épaule et la voilà redevenue femme, elle est vaincue, l'indulgence même lui semble trop sévère; elle se sent faible et non sans charme pour les peccadilles de ce joli petit cavalier dont les moustaches commencent à pousser. Elle le cajole, le drolote, le couve de l'œil, le pare de ses mains. Elle l'aime comme son enfant, mais avec une nuance de coquetterie féminine.

Loin de moi l'idée de confondre tous les sentiments ensemble et de prétendre que dans la mère on retrouve la femme tout entière. Cet

amour-là n'est qu'un souvenir épuré par l'âge, sanctionné par les cheveux grisonnants. Ce n'est qu'une lueur, un prétexte au souvenir, une occasion de retourner en arrière par la pensée, c'est un fil d'or dont on tient le bout, mais dont le peloton est là-bas, bien loin.

Oui, la mère regarde son fils avec des yeux de mère et de femme. C'est un sentiment étrange, mais c'est un sentiment vrai. Lorsque le fils a vingt-cinq ans, il se mêle à la tendresse de la chère femme un grain d'admiration qui souvent la désarme et l'aveugle quelquefois. Elle le trouve beau; elle aime en lui précisément les avantages qui sont particuliers à son sexe; sa voix mâle, sa barbe naissante, ses épaules solides, ses allures délibérées. Elle subit le contre coup de cette fascination qu'exerce un sexe sur l'autre et qui est un des pivots sur lesquels tourne la machine humaine.

La mère qui voit son fils traverser un salon, l'œil brillant, le jarret tendu, se dit tout bas — si bas qu'elle l'entend à peine :

— Comme je l'aimerais si je n'étais pas sa mère !

Et si le jeune homme sourit à sa danseuse, semble ému près d'elle, la pauvre maman éprouve un sentiment si voisin de la jalousie, qu'on peut, sans lui faire tort, l'appeler de ce nom là.

Elle pense :

— Voilà qui est fait. Mon rôle va changer, je ne lui suffis plus, il lui faut maintenant d'autres caresses plus irritantes et plus complètes qui feront pâlir le souvenir des miennes. Ce seront d'autres mains qui soulèveront ses cheveux, d'autres baisers que chercheront ses lèvres! qu'importe! l'affection qu'il me porte est plus sainte, plus profonde, plus durable...

Mais elle cherche vainement à se consoler; elle sait au fond qu'elle abdique et en souffre malgré ses sourires.

Une pensée l'a préoccupée beaucoup aussi, c'est celle-ci :

— Ces femmes qu'il va connaître sauront-elles le comprendre, seront-elles capables de l'aimer comme il faut l'aimer ?

Elle les déteste d'avance parce qu'elle les juge indignes de lui et qu'elle prévoit les déceptions de son enfant. Elle est donc malheureuse; mais, chose curieuse, elle ne voudrait pas qu'il en fût autrement. L'idée que son fils est irrésistible et ne peut regarder sans séduire lui cause une sensation agréable. Il y a déjà bien longtemps, alors qu'il était dans son berceau, elle a dit en le voyant sourire :

— Que de conquêtes feront ces grands yeux là !

Elle est donc indulgente pour les fredaines du jeune homme, elle accepte qu'il ait une maîtresse, mais pour bien dire, elle voudrait qu'il ne l'aimât pas. Et qui sait! peut-être accepterait-elle d'être sa confidente, sa conseillère, et l'aiderait-elle à vaincre, ayant l'assurance qu'il n'usera pas de la victoire ?

Encore une fois, tout cela est pur; c'est une eau limpide et claire, mais qui a conservé le goût de la source; c'est de l'amour maternel, mais c'est de l'amour.

Si la mère est généralement faible pour son fils, on peut dire que le père l'est bien plus encore pour sa fille. Il est complètement sous le charme de la jeune fille, — avant l'âge, il la traite en petite femme, il voit avec un charme extrême germer en elle la coquetterie; il excuse ses désirs, applaudit à ses toilettes; il saisit toutes les occasions de lui offrir son bras, et si les passants se détournent, il est heureux comme l'est un homme en bonne fortune. Qui sait si certains n'ont pas cru, en le voyant passer, qu'il était en effet en conquête... Cette idée lui semble folle, absurde; il en rit, mais elle ne le choque pas, tout au contraire: c'est une bouffonnerie délicieuse.

Sur un mot de sa fille, il attend chez les courtisanes et s'attarde chez les marchands de musique; pour un sourire et une caresse il fera les commissions, ira chez la modiste — en pas-

sant bien entendu — pour rappeler la couleur des brides ou le petit chou du milieu.

Et en faisant tout cela il est épanoui, heureux; jamais pour une femme il ne s'est donné plus le mal, jamais il n'a moins murmuré.

— Que voulez-vous? je jouis de mon reste, répond-il à ceux qui le complimentent, dans deux ans je ne l'aurai plus à moi !

Et comme il faut à toute chose une compensation, le papa qui se sent vaincu par sa fille traite sa femme en vainqueur d'autant plus volontiers. Il croit ressaisir l'autorité paternelle dont il n'a plus que l'apparence en affirmant son autorité d'époux. Que l'on pense à toutes les conséquences petites et grandes qu'entraîne dans les relations maritales un tel état de choses et l'on avouera que pour une femme de quarante ans, c'est un moment de crise douloureuse que celui où elle voit son influence remplacée par une autre. Toutes ces cajoleries irrésistibles, ces gestes caressants, ces intonations de voix qui sont les armes de la jeune fille, auxquelles le père ne résiste pas, elle les connaît aussi; jadis elles furent les siennes; elle a su autrefois et le plus facilement du monde tout obtenir sans rien demander. Elle sent que sa fille est maintenant plus femme qu'elle, et elle n'ose plus, de peur d'échouer, essayer sa puissance. Elle voit bien que tout lui échappe, et si sage qu'elle soit, elle ne peut retenir un soupir... souvent plus.

— Monsieur, dit la jeune fille à son père, avec un charme et une grâce qui fait tout pardonner, vous êtes mal cravaté, oh! le vilain père chéri! Laissez-moi refaire le nœud de votre cravate.

— Voyons, petite folle, laissez-moi lire, je suis en train de lire quelque chose de fort intéressant; voyons, fillette, je...

— Il ne s'agit pas de lire, il s'agit d'être coquet... chut, restez là bien tranquille... un joli petit nœud de cravate... Bon! voilà qui est fait.

De ses jolis doigts agiles, elle parachève son œuvre, repousse un pli, présente un miroir en disant :

— Peut-il y avoir un papa plus gentil que le mien lorsqu'il est gâté par sa fille; et prenant par le cou le cher homme qui sourit en disant: elle a bien raison, elle l'embrasse d'une charmante façon.

— A la bonne heure, petit père chéri: maintenant que te voilà beau, tu peux m'offrir ton bras.

— Mais, chère folle, je te l'ai dit: je suis en train de lire un travail sur la législation américaine qui est du plus grand intérêt...

— C'est-à-dire que mon père est en train d'attraper une vilaine migraine, c'est-à-dire que mon père hésite entre sa fille et la *Revue des Deux Mondes*...

C'est-à-dire que...

— Et où irons-nous alors ?

— Nous irons prendre l'air et faire le tour du lac au Bois.

— Veux-tu venir avec nous, ma chère amie, dit le père à sa femme, tout en fermant son livre.

— Je ne peux guère, répond la maman, j'ai quelque chose à faire.

Elle devine qu'elle serait une gêne, qu'on ne la souhaite pas; elle refuse en se mordant les lèvres, et lorsque de la fenêtre elle les voit tous deux s'en aller, tous fiers l'un de l'autre, heureux d'être ensemble, elle leur sourit et sent une larme dans ses yeux.

Gustave DROZ.

M. JUBIEN

On peut voir chez Dusserre, place des Terreaux, la nouvelle toile de notre peintre pastelliste Jubien. Tous les Lyonnais ont reconnu de suite M. Quivogne, l'adjoint délégué aux Beaux-Arts. L'artiste a parfaitement rendu l'expression si énergique de notre nouvel adjoint; et cette œuvre vient confirmer le succès que Jubien a toujours remporté comme portraitiste.

AUX SOURDS

Une personne guérie de 23 années de surdité et de bruits d'oreilles par un remède simple en enverra gratis la description à quiconque en fera la demande à NICHOLSON, 21, Bedford Square, Londres, W. O.

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Paraît tous les Dimanches

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c.

ADRESSER LES DEMANDES

à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole à VILLEFRANCHE (Rhône)

12 Fr. PAR AN

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE. PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERMOREL. Prix: 1.50 franco. 1 fr. 65

Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix: 2 fr. 75 franco. 2 fr. 75

Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

CHRONIQUE: A propos de l'anniversaire de Victor Hugo, par Séverine. — La semaine politique: Memento. — La grève: Une conversation avec M. Lockroy, par René Lavoix. — Le Banquet de l'Alliance française: Discours de M. Ribot. — Les Echos de partout, par Pierre et Paul. — Histoire de la semaine: L'Inconnue, par Paul Bourget. — Petits poèmes en prose: Le Mur, par Catulle Mendès. — Portraits contemporains: Henrick Ibsen, par L. Desjardins. — Poèmes: Le Temple, par D. Haraucourt. — La vie de province, par Trébia. — Ballade: Pour ne trop boire, par Richepin. — Roman: Mousse, par Jean Rameau. Le roman d'un enfant: Ma Mère, par Pierre Loti. — Pages oubliées: Le père le Gout (Francisque Sarcey), par Emile Bergerat. — La semaine dramatique (la jeunesse de Louis XIV, de Dumas, les Revenants, d'Ibsen, la Pêche, de H. Cécard), par Jules Lemaître. — La semaine musicale: Zaire de la Basoche, A. Duvernois.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE: Courrier de Paris, par P. Véron. Nos gravures: Aux Baléares; le Lendit, arrestation de Nihilistes, inauguration de la statue de Raoul Duval; le monument du docteur Auzoux; le monument de Léon Boyer; l'Exposition nationale japonaise. — La Bouillabaisse, nouvelle, par Alain Beauquenne. — Théâtres, par Hip. Lemaître. — Chronique musicale, par A. Boisard.

GRAVURES: Les nihilistes à Paris; le Lendit de Paris. — Le Théâtre illustré: la Basoche. — Beaux Arts: la fin du Roman. — Japon: Inauguration de l'Exposition nationale de Tokio. — La mode en mai 1890.

CONCERTS BELLECOUR

C'est au milieu d'un remarquable concours d'auditeurs que se sont ouverts les concerts Bellecour. Le ciel s'était mis de la partie, et dépouillé des nuages pluvieux trop longtemps conservés, il faisait luire ses plus douces étoiles.

En notre qualité de fidèle obstiné, nous avons pu constater que, cette année, les programmes des concerts ont été soumis à une révision sévère et complète. Tout en conservant dans son répertoire les morceaux qui, les ans précédents, obtenaient le plus grand succès, M. Luigini multiplie les nouveautés et les premières auditions et offre ainsi un attrait tout nouveau aux dilettanti.

Ajoutons que le bataillon sacré des solistes reste toujours à son poste d'honneur, et souhaitons que le succès de la première semaine se maintienne pour toute la saison.

J. C.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Bourgeois paisible ! Admire-moi !

Pendant que tu te reposes à l'ombre fraîche et embaumée des marronniers de Bellecour, je parcours d'un pas rapide les rues de ta ville, ruisselante de soleil, fournaise ardente ! et précieusement d'une vitrine à l'autre, je note ce qui peut t'intéresser.

Admire-moi !

Songe que pour cette chronique, il me faut aller des Terreaux à Bellecour, en plein jour, c'est-à-dire en pleine chaleur, que pour juger de l'ensemble de la vitrine, un arrêt d'au moins trois minutes est nécessaire.

Trois minutes immobile ! Conséquence : coup de soleil !

Si voulant faire consciencieusement mon devoir, je reste quatre minutes : insolation, huit jours au lit, médecin, pharmacien...

Ça t'ennuie?... Oui, n'est-ce pas. Mes malheurs te touchent peu. Egoïste ! tu voudrais savoir de suite ce que je pense du tableau que Desgranges expose chez Dusserre et que tu trouves infect, dégoûtant. Dame, je pense qu'il n'est pas mal ; il y a du soleil, l'impressionnisme est peut-être un peu exagéré et le pommier-poulpe qui étend ses tentacules au premier plan, est cocasse, mais enfin comme ensemble ce n'est pas laid.

Il y a à côté un tableau de Coursolles : des chevreuils dans une clairière par un temps de neige. Tu trouves ça bon ? Pas moi.

Philipsen réussit mieux les marines que les paysages. Celui-là ne vaut pas grand'chose. Ce bon peintre a usé un vieux reste de mer bleue pour faire un glacier ou une montagne dans le fond, c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans le tableau. Retournez au bleu Philipsen.

J'aime mieux le pastel de Bouvet que les fraises de Marzo. Bouvet a une touche vigoureuse, Marzo n'est pas naturel.

Chez Fournier, il y avait un bon tableau d'Hector Allemand, et de Barriot une tête d'ouvrier assez caractéristique. Au milieu, une grande toile de Perrachon, des roses fort belles. Rue de la République, une corbeille de raisins admirablement réussis de Claudius Pizetta.

Au-dessus, une cloche à fromage, de Lévine, n'avait rien de remarquable. Du même artiste j'ai vu au commencement de la semaine, l'antique mais assez bon trophée de chasse : fusil, cartouches, lièvre ou lapin.

Était-ce pas le fromage qui a été exposé le premier ?

Non, j'avais raison, c'est le lapin qui a commencé.

Que dis-tu, bourgeois ?

Ça t'est bien égal ?

À moi aussi, ma foi. Bonsoir !

Jean PAROLI.

J'AIME A RÊVER

BLUETTE

J'aime à rêver sur ce monde qui passe,
Sur cette vie où tout est pur néant,
Sur ces plaisirs que la douleur efface,
Et que le cœur regrette en gémissant.
J'aime à rêver au déclin d'un beau jour,
Sous un ciel pur, sur une blanche étoile ;
Et quand la nuit descendant à son tour
Semble couvrir les côtes d'un long voile,
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur la tour en ruine
Qu'un vieux lierre nous dérobe à demi,
Lorsque la foudre en grondant illumine
Ses vieux créneaux et son rocher noirci.
J'aime à rêver sur l'amour en délire,
Sur ses ardeurs et ses transports brûlants ;
Sur l'amitié que mon âme désire,
Sur la tendresse et les doux sentiments,
J'aime à rêver.

J'aime à rêver sur les jours de ma vie
Que j'ai passés si heureux et si doux ;
Sur l'avenir plein de mélancolie
Dont mon cœur rêve et dont il est jaloux.
J'aime à rêver sur la mort qui s'approche
Et qui remplit l'âme d'un saint effroi,
Sur ce tombeau, asile sans reproche,
Où mes amis viendront pleurer sur moi.
J'aime à rêver.

Jeanne FRANCE.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le mouvement de hausse s'est accentué sur nos rentes, sur le 3 % notamment, il a eu pour cause, la poursuite énergique du découvert dont les primes fin courant sont aux cours actuels débordées et les rachats provoqués par la liquidation d'office de positions de débiteurs qui ne peuvent solder leurs différences.

Le 3 % clôture à 91,87 en hausse de 15 fr. sur le dernier cours d'hier, après bourse, le cours de 92 fr. est pratiqué couramment ; l'amortissable s'élève à 94,75 et le 4 % à 106,70.

Le marché des valeurs est plus calme, comme il arrive souvent aux lendemains des liquidations.

Le Crédit foncier s'inscrit à 4,200 ; Les obligations foncières et communales sont généralement bien tenues. La Banque de Paris à 850 fr. ; le Crédit lyonnais à 751, 25 ; la Banque d'escompte à 26,25, et la Société générale à 475.

Le Suez et le Panama sont sans changement si on tient compte du report à 2382,50 et 30 fr. L'italien à 97,60 au lieu de 97,40, perd 0,05 c. On se rappelle que le report a été de 0,25 c. ; les autres rentes étrangères sont fermes.

Les Alpines sont à 232,25 et 234 fr. 50, bien que le coupon de 11 fr. 75 soit payable depuis le 1^{er} juin, on sait qu'il ne se détache que le 6 en bourse.

BIBLIOGRAPHIE

Sous ce titre : **Variétés poétiques**, J. DARCIE, du *Passe-Temps lyonnais*, vient de faire paraître chez Dizain et Richard, éditeurs à Lyon, 20, rue Saint-Pierre, un volume orné de dix eaux-fortes gravées par APPIAN.

Dans la première partie: **CONTES ET RÉCITS**, à signaler: *La Légende de saint Matthieu*, que l'auteur baptise patron des percepteurs. — *Le froid n'éloigne*. — *Bébé*. — *Une Virago*. — *Heureux au jeu et en*

amour. Que ce dernier titre n'effraie pas les mères de famille. Les petits drames de J. DARCIE peuvent être lus de tout le monde.

Dans la deuxième partie, la note change. Le poète déplore les revers inouïs de la France vaincue par le nombre. Ces chants écrits aux heures funèbres de l'Invasion sont dédiés au général Chanzy.

La plupart des vers sont concis, bien frappés et empreints d'un grand souffle patriotique.

Dans A DROITE ET A GAUCHE, un peu de tout : pièces satiriques et politiques, d'actualité, où le sifflet moqueur se fait entendre à côté de la trompette guerrière.

L'œuvre de J. DARCIE, saine et réconfortante sera accueillie favorablement du public, bien que la poésie soit un peu délaissée en notre fin de siècle.

Ceux qui aiment la gaieté de bon aloi et qu'anime le patriotisme goûteront ce livre, qui peint si fidèlement les angoisses de la France envahie, mutilée, mais nous fait espérer pour elle des jours meilleurs.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La **Physique populaire** de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La **Physique populaire** est le quatrième volume de la *Bibliothèque fondée* par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la **Physique populaire**.

La **Physique populaire** est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco en séries, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON ET E. FLAMMARION

26, rue Racine, Paris.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2^e Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La France Moderne paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux Jeunes. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la France Moderne est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an ; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.
Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille.

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du Jeu des Braves, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du Jeu des Renards.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des Plaisirs du Foyer, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le Jeu

des Braves a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

Le succès inespéré du Petit Echo de la Mode crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même : Etre utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel... à Aire, nous écrivait le 19 juin : « Votre journal, Le Petit Echo de la Mode, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec infiniment de plaisir, c'est pour moi comme un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

M^{me} M. de B... à Agde, nous écrit le 18 septembre : « Lectrice du Petit Echo de la Mode, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites ; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm... à Juvigné, nous écrit le 20 septembre ; « Bien que je ne sois pas directement abonnée à votre journal Le Petit Echo de la Mode, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant ; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du Petit Echo de la Mode, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsini, directeur.

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU

COMMERCE DE LYON

Et du Département du Rhône

INDICATEUR FOURNIER

FONDÉ EN 1869

Pour l'Année 1890. — PRIX : Relié, 12 Fr.

Publié sous la direction de LÉON FOURNIER, avocat.

L'Annuaire général du Commerce de Lyon (INDICATEUR FOURNIER)

le plus important des Annuaires de province (2,500 pages),

COMPREND :

- 1^o La liste des habitants de Lyon classés par rues et numéros des maisons ;
- 2^o La liste des habitants de Lyon classés par ordre alphabétique ;
- 3^o La liste par professions et ordre alphabétique des commerçants et industriels de Lyon et de la banlieue ;
- 4^o La partie administrative, contenant la liste complète et méthodique de toutes les administrations et autorités d'ordres civil, judiciaire, militaire et religieux ;
- 5^o La nomenclature par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Rhône, avec

les noms du maire, des fonctionnaires et des principaux commerçants ;

6^o La liste des boulevards, places, rues, quais, par ordre alphabétique, avec l'indication des tenants et aboutissants, des arrondissements et des cantons de justice de paix dont ils dépendent ;

7^o Le Plan général de la ville de Lyon grande carte en couleurs, pliée dans une poche pratique à l'intérieur de la couverture. (Propriété de l'Agence).

8^o Une carte du département du Rhône ;

9^o Une revue commerciale, marques de fabrique, hôtels recommandés et maisons récompensées à l'Exposition universelle de Paris 1889.

EN VENTE

A Lyon à l'Agence FOURNIER, rue Confort, 14. **A Paris** à l'Agence HAVAS, place de la Bourse, 8.

Et dans leurs Succursales de St-Etienne, Grenoble, Mâcon, Marseille, Bordeaux, Lille et Rouen.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET PAPETIERS

GRANDE DISTILLERIE A VAPEUR

I. POULET

3 et 5, rue des Capucins. — LYON

EAU D'ARQUEBUSE SUPÉRIEURE MARQUE X ROUGE

L'ABEILLE DES ALPES, liqueur surfine digestive.

RÉCOMPENSÉES A TOUTES LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

ANNÉES DE SUCCÈS par les
PILULES
LAXATIVES ET PURGATIVES

H. BOSREDON d'ORLÉANS

Ces PILULES DÉPURATIVES VÉGÉTALES purgent sans interrompre les occupations, dissipent la Constipation, les maux de tête (Migraine) les embarras de l'estomac, du foie et des intestins. Très faciles à prendre, elles sont certainement les plus efficaces.

B^o 30 Pil. 3'50 ; 1/2 B^o 40 Pil. 2' Codex 609 m.

ÉVITEZ LES CONTREFAÇONS

Le nom H. BOSREDON est gravé sur chaque Pilule.

PARIS, Pharmacie GIGON, 7, Rue Coq-Héron

Tous Pharmacies et à Orléans H. Bosredon dépositaire unique.

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol

Farine de Santé Zéine

Excellente nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petites indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. **SEGRE**, pharmacien, à Embrun (Hautes Alpes). Expédie franco à domicile.

A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition Universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
(La plus haute récompense)

Exposition Universelle 1889
MÉDAILLE D'OR
(La plus haute récompense)

HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

BONNETERIE POUR HOMMES JEUNES GENS ET ENFANTS



KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX

DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES
SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses Succursales de
ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1845

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Paraît tous les Samedis et publie chaque année :

- 52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;
- 52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :
 - 2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;
 - 12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;
- 2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées	Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGÉRIE	PARIS, PROVINCE, ALGÉRIE
1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.	1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX
Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.

CHAMPAGNE DU MARQUISAT

Grande Médaille à l'Exposition 1889

Isidore FRANÇON

82, rue des Capucins, REIMS

DÉPOT : 19, Quai de Serin, LYON

SANTÉ

L'usage habituel, aux repas, de l'EAU DE SAINT-ALBAN reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR
DE LA
SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de Saint Alban, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

15^{me} Année LA 15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.
Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.
Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

REDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL